

PLOUGASTEL-DAOULAS

BERNARD
E. PARADES



REFLET DE
BRETAGNE
PHOTOS JOS
E DOARE

MONOGRAPHIES
DEJA PARUES
ILLUSTRATIONS
DE JOS LE DOARE

IMAGES DE BRETAGNE

1. **Coiffes de Bretagne**, texte de Pierre Hélias.
2. **Calvaires de Bretagne**, texte de V.-H. Debidour.
3. **Finistère**, texte de Henri Queffélec.

REFLET DE BRETAGNE

20. **Notre-Dame-du-Folgoët**, texte de Alexandre Masseron.
21. **Sainte-Anne-la-Palud**, texte de Bernard de Parades.
22. **Pleyben et son calvaire**, texte de Madeleine Moreau-Pellen.
23. **Locronan et sa troménie**, texte de Clotilde Bauguion.
24. **Abbaye de Landévennec**, texte de Yves Le Moigne.
25. **Penmarc'h**, texte de Auguste Dupouy.
26. **Guimiliau**, texte de Henri Waquet.
27. **Saint-Thégonnec**, texte de Henri Waquet.
28. **La Pointe du Raz**, texte de Henri Queffélec.
29. **Châteauneuf-du-Faou**, texte de l'Amiral Laurent.
30. **La Cathédrale de Quimper**, texte de Joseph Trévidic.

NOUVELLE SERIE 17 x 22

31. **Brest, vigie du Léon**, texte de Henri Queffélec.
32. **Plougastel-Daoulas**, texte de Bernard de Parades.
33. **Saint-Pol-de-Léon**, texte de Y.-P. Castel.
34. **Pont-Aven**, texte de Y.-P. Castel.
35. **Morlaix, entre mer et mont**, texte de Fanch Gourvil.
36. **Châteaulin**, texte de François Férec.

BERNARD DE PARADES

PLOUGASTEL-DAOULAS

PHOTOGRAPHIES
DE JOS LE DOARE

1954

EDITIONS D'ART
JOS LE DOARE
CHATEAULIN (Finistère)

PLOUGASTEL-DAOULAS ! Un nom, à vrai dire deux noms qui font partie du bagage géographique de tout Français. Mais on ignore généralement que ce Daoulas qui lui est accolé s'en trouve séparé par plus de deux lieues et par tout un monde.

Plougastel est connu car il y pousse des fraises. Une gloire de ce genre est, en France, plus célèbre qu'une sous-préfecture. Mais, mieux qu'un royaume de fraisiers, Plougastel est aussi un des pays les plus attachants de Bretagne.

Lorsqu'elle paraît sur la table, donnant ses couleurs dans l'assiette blanche ou sur la coupe de cristal, la fraise évoque pour l'ami de ce terroir, une campagne paisible, la douceur de vallées heureuses descendants vers la mer, d'émouvants témoignages d'un art chrétien. Elle redit aussi des paysans et des marins formant ce clan qui allie la tradition au sens du temps présent. Elle a les coloris des costumes gardés dans la fidélité par des gens de tous âges. Ces simples fruits apportent avec eux tant de choses, certaines difficiles à préciser comme cette qualité d'âmes qui marque parfois certains pays.

Sans doute pour le voyageur pressé empruntant la route nationale, Plougastel peut paraître décevant. Son pittoresque, comme ses champs de fraises, ne s'offre pas aux vues de tous et le bourg, hormis son remarquable calvaire, est trop riche pour être attachant. Aussi faudra-t-il savoir démêler l'écheveau des routes et des chemins menant aux villages et aux chapelles qui égrennent une litanie de saints et de saintes, aller aux ports chercher les coquilles draguées dans la baie, regarder par-dessus les haies les sillons tachés du vert des fraisiers, savoir attendre les dimanches et les jours de pardons pour voir les routes s'animer de coiffes et de rubans parlant au vent.

Plougastel est un domaine qui tourne son visage vers la beauté de la mer, sans se soucier de l'Étranger passant sur la grande route.

VU D'EN HAUT

Ce vrai visage de Plougastel se lit d'un sommet : Keramenez. La mer a sculpté cette péninsule et l'a mordu en falaises souvent saignantes de terre ocre. Le mystère des grandes houles reste par delà le Portzic et le Mingam dans les terribles parages d'Ouessant et de Molène. Brisées par la muraille de Roscanvel, assagies après son passage dans le Goulet, les marées viennent doucement en ses anses

du Caro, de l'Auberlac'h et de Penfoul dire les histoires de la Grande Marine. Le vent salé qui rôde, prend tout à coup une senteur de fruit et de verdure.

Plougastel est une main dans la mer, une main possédant les lignes de fortune et aussi celles du cœur. A travers sa campagne bocagère, les chemins relient des floraisons de villages. Frangées, de haies épineuses, les routes du plateau sont d'un cheminement banal. Mais tout à coup c'est une échappée sur un lointain de monts, de collines ou de mer. Avec l'hiver, ces petits chemins s'empâtent de glaise aux allées et venues d'un peuple laborieux. Toute la vie paysanne bat dans ces artères, à grands bruits de sabots des bêtes et des gens.

De Keramenez, la campagne se voit, morcellée, émiettée. Les haies cousent le tout à grands points d'un fil vert. Le bourg, au loin, montre son église et son château d'eau, champignon pour quelque Ranou, le Gargantua breton. Au dos des collines, des moulins à vent semblent des tours du guet. Leurs ailes sont restées sur les cartes d'état-major.

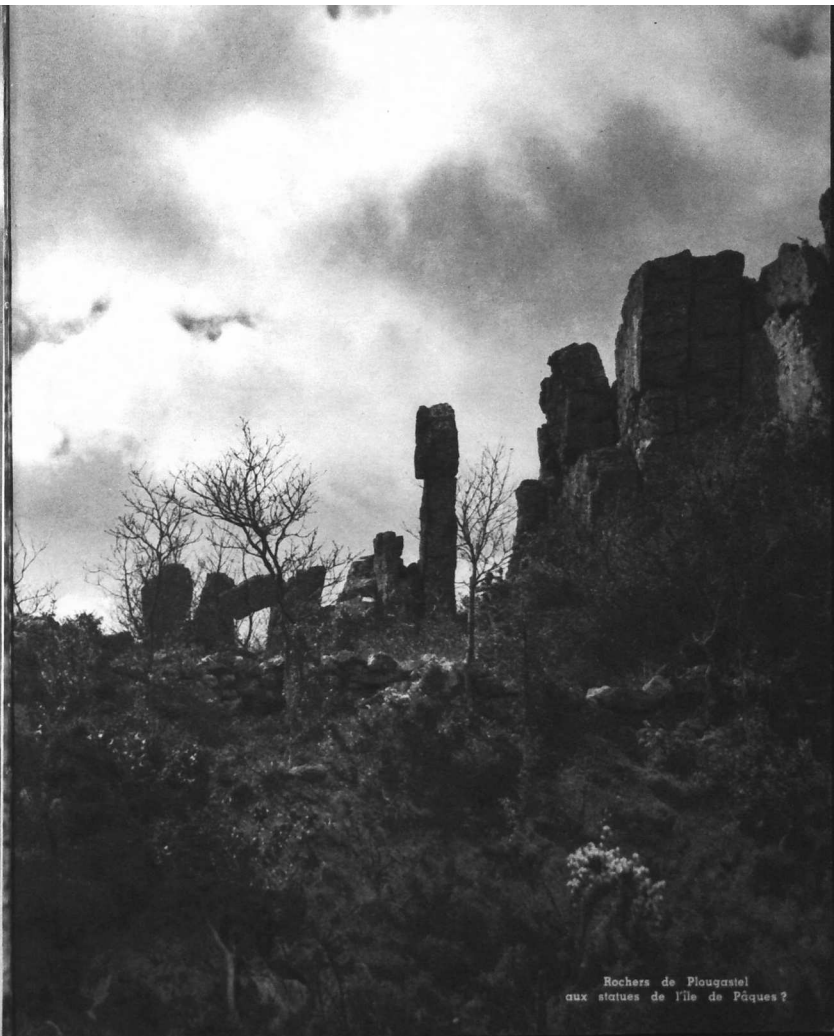
Dans le lointain, à l'est et au sud, ce sont les monts d'Arrée, le Menez-Hom effilant vers la presqu'île de Crozon son échine de bête couchée, la masse verte de la forêt domaniale du Cranou, la pointe de Landévennec revenue à la vie monastique. A l'ouest, l'anse navale du Poulmic, Queuern où s'allumait le feu d'alarme au temps des invasions Vikings. L'île Longue cache un peu Roscanvel. Mais la pointe des Espagnols semble encore tenue par un batterie d'Hidalgos. On s'attend toujours à quelque salve d'honneur pour les bateaux quittant la rade. Et puis, vers le nord-ouest, en Gwalarn diraient les marins, Brest la grande cité. Il faut aller à la pointe de l'Armorique, pour bien voir ses môles, pareils à de gros madriers flottant sur l'eau, le port de commerce et le port de guerre, l'insolence naissante des petits gratte-ciel, la turletelle de l'église Saint-Martin, des carapaces de toits ; bref toute une ville bien assise dans un amphithéâtre pour regarder, de ses mille yeux de fenêtres, les jeux nautiques de la Flotte.

EN LISIERE D'EAU

Plougastel est en Cornouaille. L'Elorn, limite des vieux évêchés, le sépare du Léon. Cette impression de la frontière est restée car en arrivant de Brest, au pont Albert-Loupe, le couple de Léonards figé dans le granit semble signaler notre venue à des douaniers invisibles installés dans une maison voisine. Mais personne ne sortira.



porte marine à trois arches de gloire...



Rochers de Plougastel
aux statues de l'île de Pâques ?

Avec ces quelques neuf cents mètres, le pont de Plougastel est une admirable porte marine et les trois arches de gloire n'ont pas entamé la grandeur et la pureté de ce prologue à l'Atlantique qu'est la rade de Brest. Mais cette gigantesque passerelle pour navire de haut-bord à fait perdre à la presqu'île un peu de son prestige d'altitude : cent mètres au-dessus du niveau marin. Le voyageur ne descend plus dans la vallée et le bac de Kerhuon aborde rarement à ce village simplement nommé Le Passage.

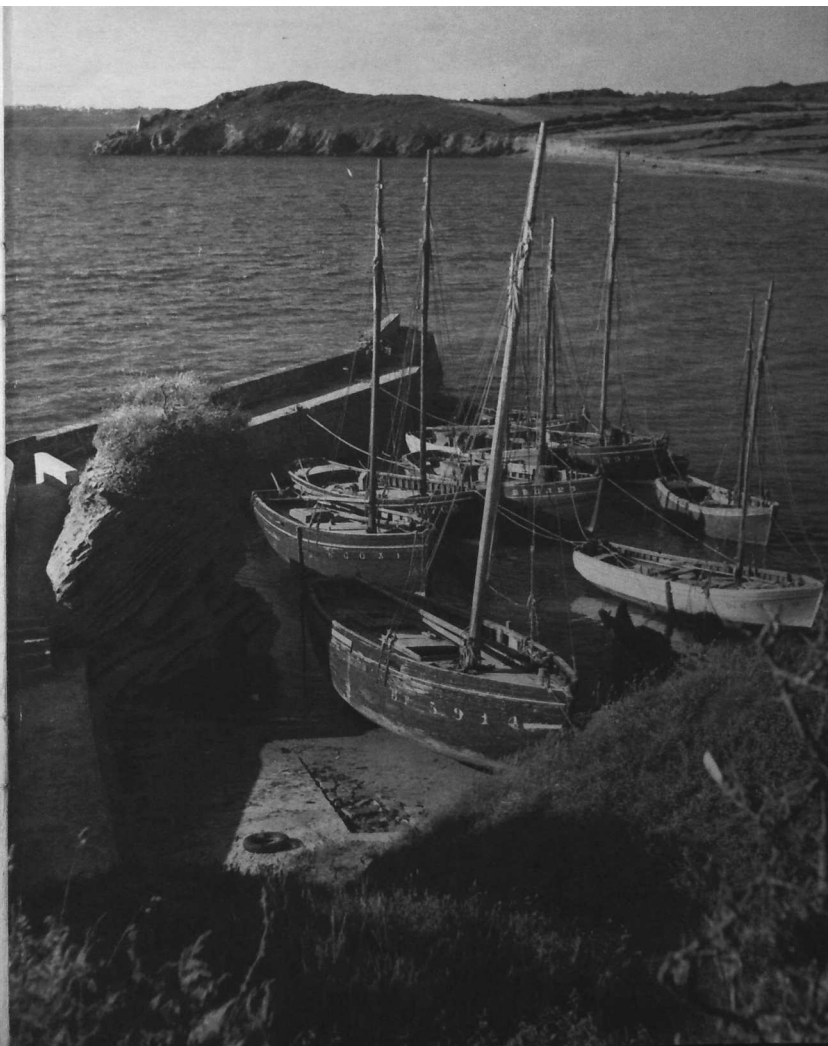
Du pont, c'est la vue sur la rade et sur Brest ou sur l'Elorn qui, depuis Landerneau, a pris des dimensions de fjords. La rive léonarde descend doucement dans un amoncellement bigarré de champs et de prés. La rive cornouaillaise est un chaos de rocs au milieu des landes. Mais la tradition paysanne veut que ces pierres n'aient pas toujours été en ce lieu et assure qu'elles se trouvaient de l'autre côté de l'Elorn, en terre de Léon.

Et la légende de conter :

« Un jour, le diable habillé en chercheur de pain, voulu entrer dans la paroisse de Plougastel, mais un certain Jakou de Kérérault le reconnut et d'un coup de pied bien placé l'envoya paître en plein village de Kerhuon. Malheureusement pour lui, les Kerhors le reconnurent et partout il fut repoussé. Seule une veuve eut pitié de sa faim et de sa soif : « Entrez, « pauvre klasker bara, mangez et buvez à votre suffisance » dit la veuve en lui servant un plein chaudron de bouillie et un grand pot de lait doux. Quand le diable eut mangé, il remercia : « Je pense qu'on a fort exagéré la charité des « Léonards, mais puisque vous faites exception, je tiens à faire « quelque chose pour vous. Demandez ce qu'il vous plaira. « - Eh bien, répliqua la veuve, vous voyez ces rochers au plein « milieu de mes champs et de mes prés, j'aimerais bien les voir « ailleurs. - Rien n'est plus facile » dit le Diable. Et de transporter aussitôt de l'autre côté de l'Elorn les gros blocs de pierre visibles encore aujourd'hui. »

Ces rochers portent des noms : Roc'h Nivelen, Coat-Pehen, Roc'h Quilliou. Enfin l'un d'eux est appelé la roche de l'Impératrice depuis la visite faite en 1863 par Eugénie de Montijo, venue à Brest en compagnie de Napoléon III.

Dans ce lieu tourmenté de légende et d'histoire, ces rochers font penser aux extraordinaires statues de l'île de Pâques. Ils regardent le port de Kerhuon, que nous appellerons la rive adverse, car l'antagonisme Plougastel-Kerhors fut longtemps l'un des beaux exemples bretons de querelle de clochers. Il est vrai que ces Kerhors étaient vraiment des gens étranges.



exploitant en famille des bateaux comparés parfois à des jonques chinoises. Bien qu'elles ne fussent point portées sur les rôles de l'Inscription maritime, les épouses aidèrent à la manœuvre au grand scandale des dignes femmes de Plougastel. Un tel mode de vie devait façonner singulièrement cette tribu marine dont le vocabulaire s'écaillait de noms poissonneux aux jours de rixe avec les marins des autres ports.

*
**

La presqu'île de Plougastel est une main dans la mer et entre ses doigts se glissèrent les ports. Mais ils sont petits ports de petite pêche, avec une courte jetée et quelques maisons. Au bord des cales les vagues parlent à mi-voix, on les sent déjà devenir clapotis de rivière. Les bateaux noirs à liston blanc ne sortent guère de la rade. Ils ne sentent pas le dangereux appel du grand large. Aux marées basses, à croupeton sur leurs béquilles, ils semblent des cormorans endormis. Plougastel possède quatre ports. Le Tenduff garde un troupeau de trente barques. L'Auberiac'h et Porz-Meur viennent ensuite et le Caro ferme la marche avec seulement une dizaine d'équipages. Leur pêche principale est la coquille saint-jacques draguée avec un engin à grandes mailles ferré d'un lourd râteau. Cette pêche a lieu du premier octobre au premier avril sous l'œil administratif des gardes maritimes et seulement pendant six heures de la journée. C'est alors un travail incessant pour glaner la meilleure de toutes les variétés de coquilles saint-jacques, celle que les conchyliologues latinisent en *Pecten maximus*. Ouverte, elle vous tire une belle langue rouge.

Sur le banc situé en pleine rade, Plougastel n'a pu garder l'exclusive et les pêcheurs de Logonna, de L'Hôpital et de Daoulas arrivent à porter le total des barques à quelque quatre cents. « On est si nombreux à draguer, disait un pêcheur, que maintenant une puce ne peut plus s'échapper. » Aussi la coquille « rend »-elle moins qu'autrefois. Heureusement la rade recelle d'autres trésors : les praires et les poissons plats, les soles, les plies et ces raies qui sont les mouettes des fonds marins.

Les équipages de Plougastel portent des vareuses fleuries de dessins populaires piqués sur le drap bleu. On sent qu'ils habitent dans les villages des terres et qu'ils sont un peu paysans. À Plougastel il n'existe aucune barrière entre le monde terrien et le monde marin. Ici la mer fait partout présence. Par le truchement de la pêche, la moitié des hommes de la commune est inscrits maritimes ; on pense à la retraite !



Quant à ceux qui font une carrière dans la Marine, c'est toujours à l'Etat et non au commerce. Brest a donné un grand prestige au pompon rouge et au col bleu !

GRANITS DES HOMMES ET DE DIEU

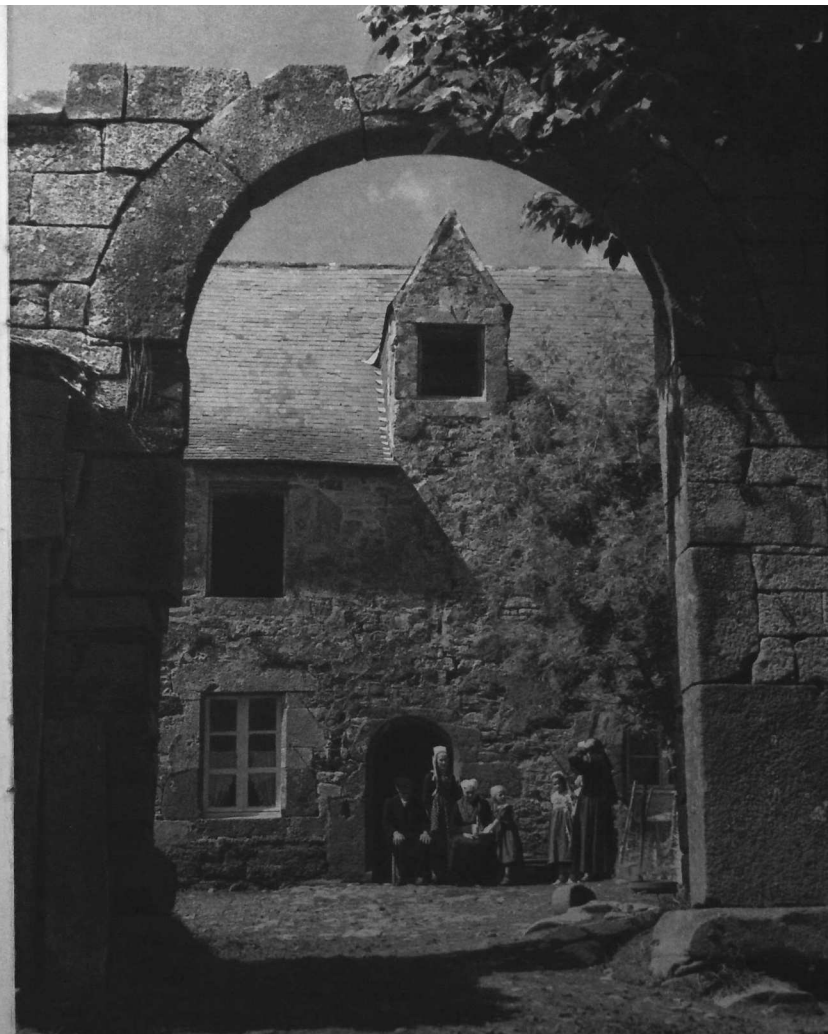
Plougastel est une trop riche paroisse pour avoir conservé de nombreux témoignages de son vieil habitant. Il a perdu le château, le castel qui lui valut son nom : « De plêbe Castello » stipule le Cartulaire de Landévennec. Des quatorze manoirs qui parsemaient sa campagne au temps des ducs et des rois, il a seulement gardé Lescaouedic changé en ferme et Kereault fortement remanié. Peut-être en cherchant bien aux villages de Kersauzon, du Fresq et de Kernisy, pourriez-vous trouver quelques pierres des anciennes maisons seigneuriales. Par contre le prieuré de Fontaine-Blanche, dépendance de l'abbaye de Daoulas jusqu'à la Grande Révolution présente toujours son aspect de demeure médiévale. Les maisons paysannes sont de schiste et de granit rejointoyés. Récentes pour la plupart, elles ne diffèrent guère de celles des riches cantons de la Cornouaille. Le chaume a disparu, mais les toits sont fidèles à l'ardoise. La tuile ne risque pas encore son insolite face rougie au four.

A Plougastel, toute splendeur architecturale se recherchera dans ses anciens monuments religieux, son calvaire et ses chapelles.

Parce que la paroisse avait trop de religion et de finances, sa vieille église fut mise à bas en 1870 et son porche Renaissance, presque aussi beau que celui de Saint-Houardon de Landerneau, fut brisé. La vanité de l'architecte voulait que « le nouveau monument sortit tout d'une pièce du sol ». Quelques autels latéraux, une cuve baptismale et des statues sont les témoins de la splendeur passée. Ils s'efforcent de faire bonne figure dans le cadre hardi et dépouillé de l'église actuelle. Depuis peu, à l'entrée du cimetière, un vieil ossuaire du XVI^e siècle a regroupé ses pierres pour jouer son rôle de chapelle funéraire et de gardien de reliques.

*
**

Mais la merveille de Plougastel est le calvaire. Le bourg commerçant semble la ganque qui entoure toute gemme précieuse. Sur le placite de l'ancien cimetière, il conte depuis plus de trois siècles sur la vie du Christ et sa passion. Erigé vers 1602, il est sans doute la conséquence d'un vœu : les gens de



Plougastel, en 1598, imploraient la délivrance de l'effroyable peste qui fauchait alors leur paroisse, comme tant d'autres du Léon ou de la Cornouaille. Est-il dû à un legs du sire de Kéréault, ou aux deniers populaires?... En tous cas, seuls des noms de prêtres et de fabriciens figurent sur la croix et les frontons. Dans le socle massif un arc protège un autel pour la messe en plein air. Saint Pierre, patron de la paroisse, y est prié en compagnie de saint Sébastien et de saint Roch, deux praticiens des maladies infectieuses. Le fantôme de la peste semble hanter toujours le calvaire.

De toute façon, il est une illustration dans la pierre du Grand Mystère de Jésus que les arrêts du parlement de Bretagne, à l'instar de celui de Paris, interdisaient désormais de jouer par personnages. Aussi Katell Gollet, la fille perdue de la gwerz aux longs couplets, est-elle emportée dans un enfer copié sur les mansions des parvis de cathédrales. En regardant les grands calvaires bretons on ne peut que penser au théâtre dont ils sont issus et sur ce grand castelet toutes leurs statues paraissent des marionnettes sacrées.

On évoque aussi les longues processions populaires que le Père Maunoir anima dans les bourgs de ses missions. Mais à Plougastel, le bienheureux Père jésuite dut se servir de ces grands taolennou de pierre pour commenter la Passion. Gravissant l'escalier, il monta sur la plate-forme pour sermonner le peuple pécheur. De son temps, l'ordre logique des scènes du calvaire devait encore exister. Le siècle dernier les bouscula et déplaça nombre personnages. Mais les quatre auteurs des pages d'Evangile représentées sur ce calvaire, en gardent toujours les quatre coins. S'envolant de leurs livres ouverts, toute la vie de Jésus, du Mariage de la Vierge à la Résurrection, s'est logée où elle a pu, sur la corniche, sur la plate-forme. Elle s'est branchée à l'arbre de la croix. Elle déborde, elle fourmille de la vie figée de ses cent soixante et onze personnages. Il est une graduation dans leur taille ; la Passion étant le drame primordial, les acteurs seront légèrement plus grands et, apothéose du Grand Mystère, Jésus sort grandi du tombeau.

A côté de la turbulence de Guimiliau, le calvaire de Plougastel est d'une placidité à l'image de ce pays. Mais il en émane une émotion intense et retenue. Au lieu de déclamer la Passion comme un prédicateur de Carême, Plougastel a préféré le ton monocorde des lectures d'Evangile faites aux veillées de ses villages. Par deux fois seulement il enfle la voix. Contrastant avec la séquence muette de Véronique, la calvacade des lansquenets accompagnant le portement de croix, paraît brailer des chansons de corps de garde. A grand



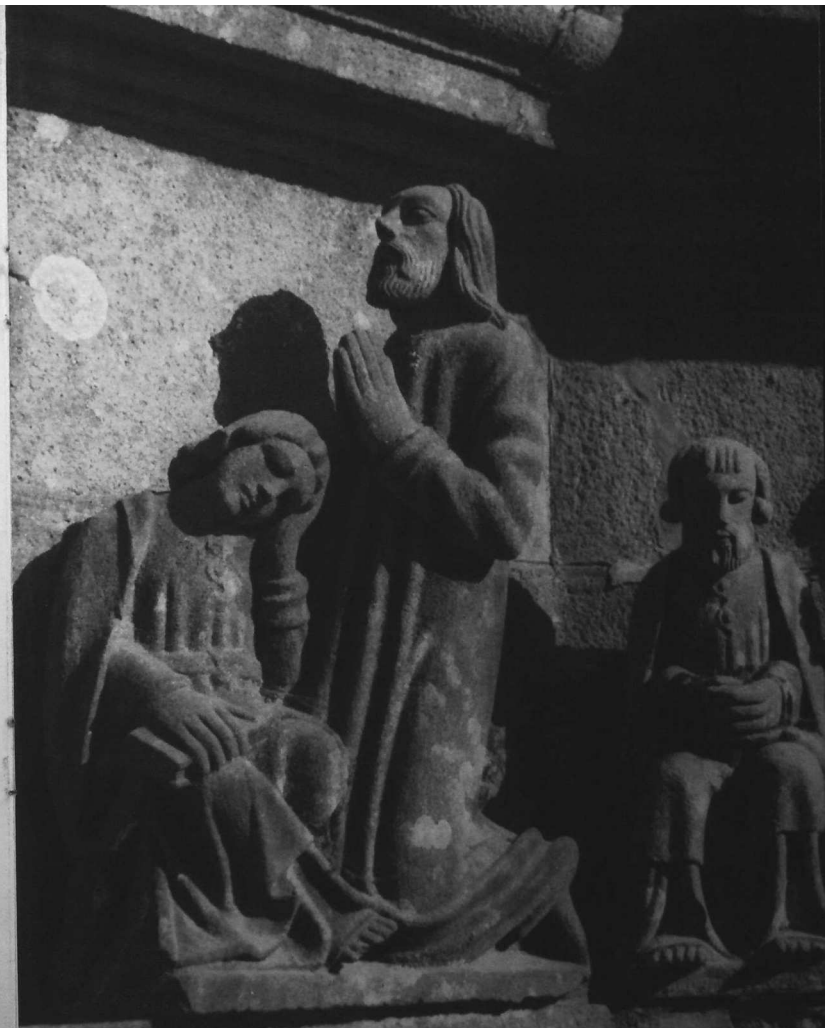
ahan, le Christ s'avance dans le roulement des tambours et le son des olifants. De même, sur un éperon en saillie, l'enfer crie de toute sa bouche d'épouvante. Mais que vient-il faire dans ce drame de la Passion ?

Le sculpteur, comme à Guimiliau, voulant figurer les limbes a prit à la lettre le texte saint : « Est descendu aux enfers le troisième jour » ! Aussi a-t-on droit à tout une diablerie désordonnée maltraitant durement la pauvre Katell. Il y a anachronisme pour l'histoire de cette mauvaise fille ; anachronisme aussi pour les casaque à crevés et les cuirasses des gens d'armes. On pense plus aux ruffians de la Fontenelle qu'aux soldats de César-Auguste. Tout cela est dans la tradition des œuvres de cette époque car l'anonyme tailleur d'images de Bretagne se faisait la même idée de la Passion d'un grand peintre flamand.

Architectes et sculpteurs nous sont inconnus, mais le maître-d'œuvre connaissait bien les carrières de Cornouaille pour faire jouer le granit gris sombre de Kersanton avec le jaune de la pierre de Logonna. Depuis trois siècles et demi, sur la patine de bronze quelques taches de mousse sont venues chamarrer les costumes et taveler les visages. Au jardin des Oliviers, une lune de lichen veille avec Jésus. La qualité de facture est inégale, certes, mais la gaucherie du Christ portant sa croix ou la raideur plougastelen des douze apôtres est vite oubliée devant la grande allure de la mise au tombeau meurtrie par la guerre des hommes. Le visage de la Vierge y possède l'intensité de la douleur d'une mère. Toute cette figuration biblique est d'une humanité familière, mais digne. C'est du divin à portée des mains d'oraisons.

Le mystère de la Rédemption a éclaté dans toute la paroisse et ses morceaux épars marquent les placitres et les carrefours d'une vingtaine de croix. Aînées ou cadettes du Grand Calvaire, elles sont sobres et modestes. Il semble que la richesse de la figuration ait voulu battre seulement au cœur du bourg. Bien dégagées des épines de crucifixion, elle laissent, sur le talus d'à côté, ronces et ajoncs les « bonjourer » au rythme des vents. Sur la route de l'Armorique Kroaz ar Vossen, la croix de la peste redit la grande épidémie de 1598. Ces calvaires sont pour la plupart du XVII^e, mais Kroaz Névez, la croix nouvelle, sur la route du fort du Corbeau, a été façonnée récemment dans l'esprit des croix celtiques de la chrétienne Irlande : la tradition continue.

Aujourd'hui comme hier, à chaque passage des gens des villages, la main familière des longues habitudes les salue sans respect humain du signe de la Trinité.



LITANIES DE SAINTS

Les Plougastels sont-ils des Léonards par leur foi ? Disons qu'ils sont fidèles aux traditions de chrétienté vivante d'un clan profondément religieux. Habités des grands pardons, Le Folgoët, Rumengol, Sainte-Anne-la-Palud, où ils se rendent à pied, ils sont aussi à Sainte-Anne-d'Auray et à Lourdes. Mais leur Magnificat triomphe en ces petits pardons de leurs chapelles, échelonnés de Pâques à l'automne commençant. Plougastel a huit chapelles et ces oratoires n'ont pas le visage d'abandon des terroirs où la foi s'est attiédie. Ces vaisseaux des prières sont façonnés dans le granit comme les barques des vieux saints venus d'Irlande ou de Galles. Ils sont ancrés dans la campagne au pied d'arbres anciens et l'image de leur patron est en figure de proue.

Notre-Dame-de-la-Fontaine-Blanche est le joli sanctuaire breton du XV^e à l'abri des châtaigniers. La légende veut que sa Vierge de bois fut trouvée dans un arbre sur les lieux de la chapelle. Aussitôt les découvreurs de la transporter à l'église du bourg. Le lendemain, la statue avait disparue : elle était revenue à l'arbre. On la rapporta à l'église. Mais la Vierge, têtue, retourna au creux de son châtaignier. Obéissant alors à Madame Marie, les Plougastels lui élevèrent cette chapelle. Aujourd'hui, de nombreux saints de bois et de pierre lui font une compagnie de qualité, et la fontaine sainte fait couler son eau claire sur le bord du chemin.

Portant haut son lanterneau Renaissance, Saint-Claude, aux confins de la paroisse, doit sa construction au seigneur de Kergoat. Après une prière à l'évêque de Besançon il fut délivré des Turcs, et pour remerciement ne pouvait que bien faire les choses. On sait le prix de la liberté... Dans cette chapelle, comme dans tous les sanctuaires de Plougastel, on voit tout un paradis de sainteté. Et parmi un curieux groupe de saint Eloi avec son cheval et son valet, se reconnaît, au choix, un saint Nicodème ou un roi Daqobert plus digne que celui de la célèbre chanson.

La chapelle de Saint-Adrien, au fond de l'anse de l'Auberlac'h est vouée au martyr de Nicodémie. Depuis 1616 il y tient à deux mains les tripes de son ventre, sous le regard de nombreuses statues qui restent de bois devant ce spectacle.

Dans un creux de colline, Saint-Trémeur, maintes fois remanié est dédié au saint Denis breton. Décapité par son père Conomore, le vrai Barbe-Bleue, il présente placidement sa tête à la vénération des fidèles.

Un autre décapité se tient tout au bout de la paroisse, sur les bords de l'Elorn, dans un sanctuaire remarquable d'ogive flamboyante, de clocher finement évidé : saint Jean le Baptiste. Naguère, autour de la chapelle et du joli calvaire de Kersanton avait lieu, le 24 juin, un pardon des oiseaux. Mais cette coutume s'est envolée à tire-d'ailes.

Plougastel a une prédilection pour les saints martyrs. Au bord de la route, sur son petit placître, sainte Christine évoque une vierge toscane. Bien que tuée à coups de flèche, comme saint Sébastien, elle n'en est pas moins représentée avec une meule de moulin au cou. En 1737, le sire de Lescaouedic obtint de Rome des reliques de la Sainte ; aussi, le jour du pardon, sont-elles portées en procession sous la garde d'enfants armés de baguettes fleuries de copeaux et de rubans.

En face du petit port de l'Auberlac'h, au tournant de la route, la chapelle Saint-Guénolé est un havre de piété dominicale où le moine de Landévennec, sa mère sainte Gwen et ses deux frères voisinent avec un saint Louis très grand siècle, drapé dans un manteau royal.

La dernière chapelle de Plougastel, celle du Passage, longtemps ne sut à quel saint se vouer : Notre-Dame de Bonne Nouvelle, Notre-Dame du Bon Voyage, sainte Blandine. Enfin le bon peuple l'appela chapelle de Saint-Languis. Avec un pareil nom, cet anachorète barbu, inconnu des spécialistes d'hagiographie celtique, se devait d'être invoqué pour les enfants malades de langueur...

Ces chapelles sont souvent ouvertes à la prière du passant et si l'huis est clos, un saint Pierre paysan ou une Domination encoiffée vous donnera la clef à la maison voisine.

TRADITION DE FIDELITE

La vie intérieure de Plougastel a des divisions régies par la tradition : les quartiers et les « breueriez ». Comme d'autres grandes paroisses, Plougastel dut se fragmenter pour les besoins du culte en plusieurs chapellenies. La Fontaine-Blanche avait déjà son emplacement fixé près du bourg par un miracle de la Vierge. Toutes les autres se sont placées sur le pourtour de la vaste paroisse. Certaines eurent le privilège de desservant. Aujourd'hui, ce devoir revient au nombreux clergé paroissial.

Ces rassemblements autour des petites chapelles dédiées chacune à leur saint décidèrent du quartier. Division sans valeur administrative, « implicitement » dirait un homme d'Eglise, elle



Du divin à portée des mains d'oraisons...

possède son chef, paysan faisant autorité pour la culture et l'équipement des campagnes.

Le quartier se fragmente alors en breuriez, la frairie de la Haute-Bretagne, formé d'un certain nombre de familles liées par la vie religieuse. A Plougastel, les voisinages ont voulu conserver la définition évangélique du prochain. Aussi tout le breuriez se doit-il d'assister au mariage, à l'enterrement, aux nombreux services funèbres des membres de cette chrétienté.

Or il est un jour de l'année où cette vie s'assemble sans célébrant d'Eglise autour de curieuses coutumes, c'est le jour de la Toussaint.

Certaines nuit, la vieille croyance bretonne voyait les trépassés quitter leurs tombes, venir saluer leurs maisons de vivants et manger le repas préparé à leur intention. Ainsi serait née la coutume du bara an anaon, du pain des âmes. A Plougastel, ce pain, préparé par le boulanger et béni au presbytère, est mangé dans les familles en ce jour de Toussaint. A cette coutume, en honneur dans maintes paroisses de Cornouaille, les Plougastels ajoutent un autre rite qui tourne autour d'un curieux arbre garni de pommes. A-t-on voulu évoquer l'arbre de la faute originelle ? A-t-on gardé cette très vieille croyance en l'arbre du paradis des anges ? Personne ne peut le dire. En tous cas c'est une coutume bien vivante conservée religieusement par les paysans de Plougastel, l'après-midi de la Toussaint.

Obéissant à la cloche de la tradition qui, en silence, sonne au fond des mémoires, les membres du breuriez arrivent les uns après les autres dans la cour de la ferme choisie cette année-là. Ils vont rester, les pieds dans la boue familière, avec cette gaucherie qui est signe d'émotion populaire, et des mains désœuvrées, trop lourdes d'être vides de l'outil quotidien. La célébration d'aujourd'hui évoque plus spécialement les anciens dont la vie s'est usée près du foyer à regarder s'éteindre les feux de chaque jour. Elle pense aussi à ces jeunes garçons morts aux dires des prônes d'église, loin du pays, sur la mer ou dans les guerres. Les gens sont silencieux ; ils savent que les âmes faconneuses d'intersignes taisent leur présence dans cette assemblée de vivants.

Le cérémonial varie suivant chaque breuriez. Souvent les jeunes vendent à grandes panerées des pommes et des nêles, tandis que les vieux ont charge de l'arbre et du pain des âmes. Après les emplettes rituelles faites aux jeunes filles et la distribution du bara an anaon, les enchères commencent. A Kernisy, par exemple, l'acheteur est connu par avance. Un tour établi replante l'arbre dans les mêmes familles, environ tous les vingt-cinq ans.

L'arbre vendu, commencent les vêpres des Morts. Les Grasou, récitées par l'habituelle prieuse des veillées funèbres, coulent sans s'ébrécher au bord des lèvres. Tout le culte des trépassés est raidi dans un mot à mot de formules latines et bretonnes. Par respect des anciens, ces gens ont la pudeur de ne rien ajouter à leur liturgie de village. Enfin le cantique du Purgatoire rappellera que l'argent recueilli ce jour sera changé en messes pour les Trépassés du breuriez. Les familles rentrent chez elles, les mouchoirs gonflés des fruits de la Connaissance. Jusqu'à l'année suivante l'arbre dénudé de ses pommes sera conservé avec soin par la maison qui en a eu l'enchère.

**

Un autre devoir des membres du breuriez est d'assister aux mariages. Au début du siècle, ceux-ci étaient collectifs et se célébraient trois fois l'an : le mardi suivant le dimanche des Rois, les mardis des Gras et de Pâques. Trente à quarante couples parfois étaient unis en même temps, dans l'église paroissiale par un seul officiant. Cet usage en accord avec le sommeil des travaux de janvier à la fin de mars, permettait à tout un pays de venir se réjouir sans soucis des fraises à cueillir ou du foin à rentrer. Ces cérémonies vidaient les villages. Avec quarante couples et les nombreux cousinages de Plougastel, toute la paroisse était dans le bourg ces jours-là. Aujourd'hui, Plougastel se marie de façon plus discrète, mais recherche toujours les mariages à deux ou trois couples ; les souvenirs des grandes festivités sont lents à s'éteindre dans les campagnes.

Des traditions demeurent. Disons-nous que le baz-valan des temps anciens mène toujours son rôle de demandeur quand il s'agit parfois de marier un champ de fraises à un autre champ de fraises.

N'eo ket bleo melen ha koanteri
Eo a laka ar pod da virvi.
Blonds cheveux et gentillesse
Ne font bouillir la marmite.

Le cérémonial a conservé la visite faite par les fiancés dans toutes les maisons invitées et la collation qu'ils doivent accepter. Pendant huit jours ils sont sur les routes, dignes et silencieux, se tenant par le petit doigt, comme dans certaines chansons. Le jour du mariage, généralement un mardi, le cortège se rend chez la future mariée. Ce sont alors mangeailles, chants et danses et salves d'honneur tirées par les fusils de chasse. Des guirlandes de fleurs vont lui barrer la route quand elle quittera sa maison. Après la messe la noce va et vient dans le bourg, visite le cimetière, l'école de la mariée, et la



chapelle de l'hospice. Comme autrefois, le repas a lieu dans une auberge et plusieurs centaines de personnes s'y attablent pour des menus massifs et bien arrosés. Vers la fin du banquet, c'est la prière et la quête pour les Trépassés. Le Plougastel reste toujours religieux. Chansons, danses animent alors la fin de la première journée. La soupe au lait sera parfois servie aux mariés, fortement épicée comme les plaisanteries qui l'accompagneront.

Le mois suivant, les frontons de lits clos se garniront d'émouvantes photographies de couples en grands costumes...

RUBANS ET COULEURS

Ne nous livrons pas à des suppositions d'une ethnographie romantique sur les origines du clan de Plougastel. Des pêcheurs espagnols y seraient venus, paraît-il, au temps où la morue abondait sur les côtes bretonnes. Le foisonnement de noms semblables des Le Gall, des Kervella, des Jézequel, des Bodenés, des Pérès, des Laqathu n'y apportera que faible lumière. Dans l'extraordinaire compartimentement d'un pays à fin de terre, il est un monde bien à lui. Si le nom de Daoulas reste lié à son état civil de commune, faut-il redire qu'il est plus entre ces deux paroisses que les dix kilomètres de route. Plougastel est une race de seigneurs paysans se reconnaissant d'abord à un certain air de satisfaction et de fierté, comme si elle avait conscience du privilège que la providence lui accorde d'habiter là. À côté d'un monde tournant souvent au vulgaire, « les Plougastels ont conservé une noblesse d'attitude incomparable » a dit Mac Orlan. Leur fidélité au costume y a contribué pour beaucoup.

Aussi en Bretagne, nulle part mieux qu'à Plougastel, le costume n'est témoignage de fierté paysanne et de caractère rituel qu'il avait chez les anciens bretons. À Plougastel, encore pour une jeune fille ou pour une femme des villages, il semble grave de s'affranchir de cette forme édictée et à laquelle s'attache un sentiment de décence et de fidélité aux ancêtres. Quitter le costume aux lignes presque religieuses qui entoure le corps de dignité et de pudeur, c'est vouloir rayer les deux préceptes de paysannerie et de chrétienté. Il faut avoir vu une fillette quitter son bonnet d'enfance et prendre la coiffe à laquelle ses quatorze ans lui donnaient droit pour saisir à quel rite elle obéissait. On pouvait songer aux moniales prenant le voile dans la fidélité d'un ordre.

Comme partout en Bretagne, les costumes de Plougastel ont évolués. Depuis cent cinquante ans les bragou-braz ont



Vaisseau de pierre ancré dans la campagne

disparus et les bonnets rouges à la napolitaine se sont usés au début de ce siècle. Ces costumes allégés mais restant dans la pureté d'une tradition, ne semblent pas anachroniques. Vouloir les décrire est peut-être entamer une énumération fastidieuse pour certains ; c'est surtout affronter un dédale d'âges, de coutumes, de convenances et pénétrer toute la vie de ce pays.

Dès sa naissance, l'enfant est paré de petit bonnet, de col, de châle, de bavoir brodé de perles, et surtout d'un curieux empiècement bleu, blanc et argent, marqué d'un M marial. La fillette portera le bonnet fleuri à trois côtés, comme les petites filles de Marken dans le Zuiderzée, le col de dentelle, le petit châle à fleurs vives. Elle aura le corselet blanc et sur la jupe un tablier à bavette. L'Europe centrale paraît proche.

Le costume de la femme possède d'abord la coiffe. Cette semblance de simplicité est l'addition savante de cinq éléments : bonnet, bourleden, dalgen, daleden, enfin ce qui est nommé vraiment la coiffe. Les cheveux tirés sans concession dégagent la pureté du front. Seul l'envol des rubans vrille à l'oreille et fait autour de la tête un sillage noir et blanc. Dira-t-on jamais assez l'ingéniosité des lingères et des couturières de Plougastel qui, au cours des années ont acheminé cette coiffe vers ses formes actuelles.

Le reste du costume, autrefois de couleurs vertes ou violettes, a viré au noir. La partie la plus curieuse en est le krapos, corselet passé sur un gilet à manches relevées, l'hivizen. Ce krapos possède en son dot une sorte de crête en carton habillé de broderies et bien entendu son nom est c'hillog, le coq. Son rôle est de maintenir le ruban du tablier. Lors des deuils il se recouvre de velours noir et se voit flanqué de deux autres coqs, eux aussi endeuillés.

Le tablier, simple aux jours de semaine, s'enrichit, pour les dimanches et les fêtes, de velours et de perles mais ne cherche plus ses couleurs dans les plaisants pilpous tissés autrefois à Plougastel. Le châle voit ses fleurs se changer en carreaux dès le mariage. Aux fêtes il est de tulle blanc souvent brodé. Enfin pour toutes les cérémonies funèbres, nombreuses en ce terroir fidèle au culte des morts, les femmes revêtent un curieux capot à visière qui les transforment en moines tibétains.

Tout ce rite de la vêtue se complique encore chez les hommes. Au-dessus de la ceinture existe toute la gradation selon les âges et les cérémonies. Le costume de tous les jours est le large béret, la vareuse marine, même pour les paysans, égayée d'une chemise à empiècement de couleur. L'échelon supérieur est constitué par une veste bleue à boutons d'os



blanc. Une large ceinture s'ajoute et le chapeau à guides commence à disputer la place au béret. Grimpons l'échelle du protocole : la veste bleue s'enrichit d'un gilet de dessous noir, d'une chemise blanche et d'une cravate de ruban. C'est le costume des gens mariés. Mais le bleu varie : les plus jeunes choisissent l'outremer, tandis que les vieux préfèrent le bleu de Prusse et même le noir souligné de ganses.

Le vrai costume de cérémonie est le mouk : veste violette à boutons d'or, gilet vert et cravate de couleur. Les fraises leur auraient-elles conféré un certain mimétisme ? Il est mis de la première communion jusqu'à la trentaine, sauf pendant les deuils. Les pardons le réservent aux porteurs de croix et de bannières. Des broderies parent toutes ces vestes et ces gilets : fleurs, cœurs, branches et souvent des perles ajoutent aux bouquets. Plougastel garde son printemps toute l'année sur les costumes de ses enfants et de ses hommes.

SIVI RUZ, SIVI KAER

Les vieux écrits disent que Plougastel fut toujours un lieu de dilection pour les fruits et les fleurs. Les augustins de Daoulas n'appelaient-ils pas leur terre prieurale de la Fontaine-Blanche: Rosa Monachorum, la Rose des Moines. Le climat de Plougastel est plus doux que dans le val de Loire. L'été ne connaît pas de chaleur écrasante, l'hiver court et sans neige est plutôt brumasse et crachin. Aussi, bien avant le printemps, les villages se pavoisent de mimosa, les rosiers ont toujours quelques boutons pour les saintes vierges des chapelles et les légumes ont une précocité digne des terroirs de la Ceinture Dorée. Mais le triomphe de Plougastel est la fraise. Sa gloire remonte à plus d'un siècle. Un peu avant 1820, la pauvre fraise des bois mûrissant au long des haies fut éclipsée par une étrangère venue des Amériques. Cette opulente Chilienne fut apportée, dit-on à Plougastel, par un infirmier brestois de l'hôpital maritime. Ce fut d'abord une petite culture donnant des desserts de printemps aux bons bourgeois de Brest.

Mais la gourmandise est un péché qui servit à merveille les chrétiens de Plougastel. La demande venant de partout, les champs de fraises s'étendirent bientôt, sortirent même de la paroisse et gagnèrent Loperhet et les abords de Daoulas. À partir de 1865 le chemin de fer emporta à toute vapeur des cargaisons entières vers le Paris des Halles.



Plougastel zo brudet dre holl e-barz ar bed
Evit e sivi kaer a gaver mat bepred.
Plougastel est célèbre par le monde
Pour ses belles fraises que l'on trouve bonnes partout.

Avec le même amour que les Hollandais mettent à croiser leurs oignons de tulipes, les gens de Plougastel en mariant leurs boutures font venir des espèces nouvelles baptisées de noms les plus inattendus : la « Royale » dont le règne s'éteint, la « Louis-Gauthier », la grosse et ronde « Madame-Moutot », la toute nouvelle « Fertilité » dont la saveur diffère totalement de celle des autres. A Plougastel, les dynasties se succèdent, mais sans révolution. Seuls les vieux pourront encore vous citer la « Docteur-Morère », la « Marguerite » ou la « Fraise Jaime ». Mais au royaume des fraisiers, il existe aussi tout un bas peuple : la « Sivi sutic », la fraise petit sifflet dont le goût a un son acide, la « Sivi hercule », et la « Sivi Cadix ». Ces deux dernières se mangent sur place car cette piétaille n'aime pas les voyages et tourne en eau comme de vulgaires crabes aux canicules. Malgré cela les paysans ne convient plus comme autrefois les Brestoises à en faire de grandes ventrées dans le champ même pour un prix forfaitaire : deux sous en ces temps bénits.

Travail plaisant et aimable que celui de la fraise, pensez-vous. Jardinage de retraité ! Non pas. Il faut avoir vu les hommes et les femmes de Plougastel à genoux sur la terre détrempée de l'hiver pour cette dure oraison de labeur quotidien, les avoir vu enfourer le stolon avec patience et minutie, pour comprendre ce rude travail.

A Plougastel, la culture de la fraise bat d'un rythme bien à elle. La charrue est passée, façonnant de larges sillons, les banquettes ; le paysan y assoie des plans pris dans une autre ferme, évitant ainsi les ennuis du cousinage. En même temps il sème du blé. La première année, le fraisier ne sera que feuille et verdure. On se contente du blé coupé à la faucille et déchaumé à la main avec une application agenouillée. La deuxième année le plan offre ses fruits et continuera ainsi pendant deux ou trois ans. Puis le champ retournera aux assolements.

La saison de la fraise débute en mai et se termine aux derniers jours de juin. La cueillette commence à cinq heures du matin et finit sur les dix heures du soir. Plougastel n'y suffit pas, et des mains viennent en renfort du Bas-Léon, de Plouguerneau et de Plabennec. Les fruits sont détachés avec délicatesse, l'ongle faisant levier et sans que la main les ait touchés, placés aussitôt en leurs petits paniers de bois blancs.

L'envol des rubans vaille à l'oreille dans un sillage noir et blanc



Pour le voyage ils seront rassemblés en cageots par groupes de neuf selon une tradition qui n'a rien de bardique.

L'activité est telle par toute la commune que les vieux, dit-on, attendent la fin de la saison pour rendre le dernier soupir!

A Plougastel, les fraisiéristes, car tel est leur terrible nom officiel, sont groupés en trois syndicats. L'un d'eux, fondé au début du siècle, porte un nom anglais « Shipper's Union » pour obéir à un snobisme très Entente cordiale, mais non moins commercial.

Il faut saluer l'organisation de ces paysans et en ces temps de chiffres et de statistiques savoir que Plougastel exporte dix mille tonnes de fraises en une saison. Aujourd'hui, de banaux camions viennent chercher ces montagnes de cageots. Naguère, des vapeurs britanniques accostaient au port du Passage et s'en allaient les cales pleines de strawberries pour les fins palais d'Angleterre et de Galles.

Désormais la fraise vous dira plus que sa couleur et son goût et malgré ses mots menus de fruit trop joli, vous entendrez peut-être tout le bruissement de son terroir, la peine de ces hommes et de ces femmes de Plougastel, toute leur espérance au cours de l'an, toute cette vie qui les enracine à ce sol de tradition.

•

A la fin du XVIII^e siècle, Cambry appelait Plougastel, un paradis et souhaitait d'y finir ses jours. « L'heureux pays ! Le pays privilégié et peut-être unique que voilà » disait aussi Charles Le Goffic. Pour Florian Le Roy, pèlerin du Tro Breiz, il apparaît comme la Terre Promise.

Le clan de Plougastel n'a pas voulu de ces caps qui vous taraudent le visage et l'âme à force de grands vents : il a préféré cette terre douce et humaine.

Dans ce grand jardin secret tout est mesure, équilibre. Il y a aussi à Plougastel cette qualité de l'air que l'on respire et ce je ne sais quoi de paisible et de délicat dont le contraste est d'un coup si reposant de la trépidation des villes. Certains coins donnent l'impression consolante de la solitude, mais d'une solitude humanisée. Rien n'y paraît désolé. Rien ne paraît mort ou finissant. La vie coule dans ses champs, la vie coule dans ses gens.

Plougastel a gardé l'allégresse calme des états de grâce.

Bernard de PÉRADES.

Plougastel garde son printemps sur les costumes de ses enfants



Aux jours d'hiver, une dure oraison de
labour quotidien...



Ces simples fruits apportent avec eux tant
de choses...

LE CALVAIRE DE PLOUGASTEL-DAOULAS

Le grand calvaire de Plougastel-Daoulas, construit entre 1602 et 1604, est sans doute un ex-voto érigé en souvenir de la grande peste de 1598. Ainsi s'expliquerait la présence de **saint Sébastien** et de **saint Roch** sur l'autel de la façade ouest, car ces saints protecteurs étaient plus particulièrement invoqués en période de grande épidémie.

Ce calvaire de proportion harmonieuse, se compose d'un socle massif de granit, prolongé aux angles par des contreforts. Sur la frise et sur la plate-forme se groupent les nombreux personnages qui jouent un rôle dans la vie, la passion et la mort du Christ.

Dans une niche de chaque contrefort sont représentés les quatre évangélistes avec leurs attributs distinctifs: **saint Mathieu** et l'ange, **saint Marc** et le lion, **saint Luc** et le bœuf, **saint Jean** et l'aigle.

Par suite de divers remaniements, les personnages ont dû être déplacés, car l'ordre des scènes ne semble pas toujours logique. Il a paru intéressant de suivre fidèlement, dans la description des scènes, la disposition actuelle des personnages sur chaque façade.

FAÇADE EST

Frise. - **L'Annonciation** (Vierge agenouillée); **la Visitation** à sainte Elisabeth; **le Mariage** de la Vierge et de saint Joseph; **la Naissance** du Sauveur; **la Circoncision** par le grand prêtre; **la Fuite en Égypte** et Gabriel, l'ange de l'Annonciation.

Plate-forme. - **Le Baptême de Jésus** par saint Jean-Baptiste; **la Mise au tombeau**, l'une des scènes les plus émouvantes par la gravité et le hiératisme des personnages; **la Comparution** du Christ devant Caïphe.

FAÇADE SUD

Frise. - **La dernière Cène**: le Christ est assis à table au milieu des douze apôtres dont trois sont en conversation (pour le préciser, le sculpteur les a représentés, ainsi que dans d'autres scènes, l'index de la main droite posé sur le pouce de la main gauche); **le Lavement des pieds**: saint Pierre est assis sur un escabeau, devant le Christ.

Plate-forme. - **Véronique** tient le voile sur lequel s'est imprimé la figure du Sauveur qu'elle vient d'essuyer; **le Portement de Croix**: cette scène du chemin de la Croix, l'une des plus saisissantes du calvaire de Plougastel,

est aussi intéressante tant par l'allure théâtral du défilé que par les costumes des soldats de la cavalcade, rappelant les lansquenets du XVI^e siècle.

FAÇADE OUEST

Frise. - **L'entrée du Christ à Jérusalem**, accompagné de ses disciples; **l'Adoration des Mages**; sur un gradin de l'autel du centre, **saint Pierre**, **saint Sébastien** et **saint Roch**.

Plate-forme. - **Le diable tentateur**, la figure grimaçante sous un capuchon de moine; le Christ comparissant **devant Pilate**; **Jésus tenté** au désert; **la Résurrection**: le Christ sort du tombeau devant les soldats endormis ou éblouis (sur le tombeau se lit la date de 1604); **Jésus parmi les docteurs** discutant (avec les mêmes gestes symbolisant la parole: l'index de la main droite sur le pouce de la main gauche); **Descente aux enfers** représentés par une queue de monstre d'où sortent des flammes. Les démons y entraînent les damnés, et en particulier Katel Gollet, la femme perverse.

FAÇADE NORD

Frise. - **Prière de Jésus** au jardin des Oliviers, près des apôtres endormis; **le baiser de Judas** tandis que Malchus, dont Pierre vient de couper l'oreille, tombe à la renverse; le Christ est conduit **devant Anne**.

Plate-forme. - **La Flagellation** du Christ attaché à la colonne; **Pilate livre Jésus**, les mains liées et tenu par un soldat; au-dessus de la porte, sur une console, le **Christ batoué** et souffleté par la soldatesque.

PARTIE CENTRALE LES CROIX

Dominant la plate-forme, la **Croix** du Christ est ornée de deux croisillons.

Croisillons. - Sur le croisillon du bas: **la Vierge et Marie-Madeleine**; au milieu **Notre-Dame de Pitié** portant le Christ sur les genoux. Sur l'autre face: **saint Jean**, **le Christ en gloire** et **saint Pierre**.

Croisillon supérieur: **les deux cavaliers** de la crucifixion (Longin porte son doigt à l'œil guéri miraculeusement).

Les Croix. - Au sommet; **le Christ en croix** et sur l'autre face: un **Ecce Homo**. Encadrant la croix centrale: les deux gibets des **larrons** surmontés l'un d'un **ange** et l'autre d'un **démon**.

J. D.

